

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Thierry BUECHE

Mourir : fuir ou apprendre à aimer

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1994, tome 89b, p. 17-28

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

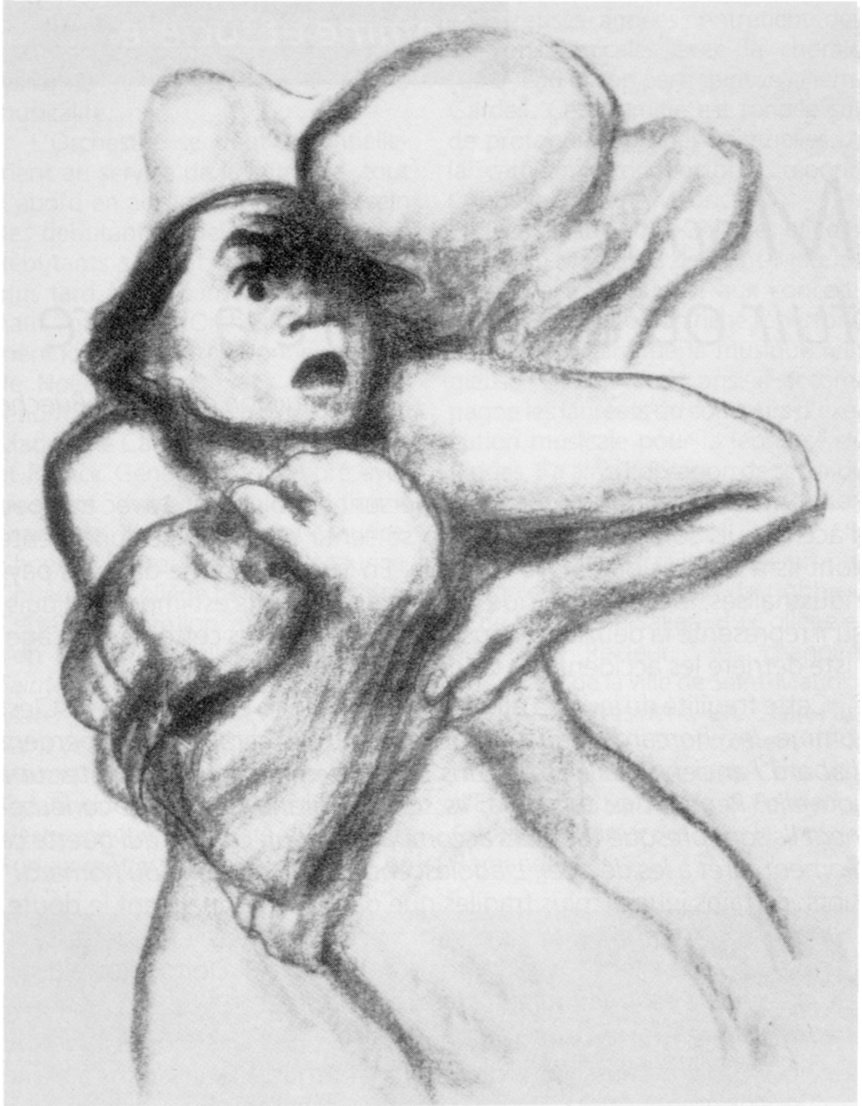
# Mourir: fuir ou apprendre à vivre

Introduction de Thierry Bueche

Même si beaucoup de jeunes traversent l'adolescence avec très peu d'accrocs, ils sont trop nombreux à se sentir entraînés sur une pente dont ils n'ont pas ou plus le contrôle. En Suisse, comme dans les pays industrialisés, le taux de suicide chez les adolescents est important puisqu'il représente la deuxième cause de mortalité dans cette classe d'âge, juste derrière les accidents de la route.

Cette fragilité du jeune a été décrite par F. Dolto en ces termes: *"C'est comme les homards quand ils changent de carapace; ils perdent d'abord l'ancienne et restent sans défense le temps d'en suinter une nouvelle. Pendant ce temps-là, ils sont en grand danger et curieusement ils sont presque toujours accompagnés d'un congère qui guette ce moment, prêt à les dévorer. L'adolescence, c'est le drame du homard!"* Alors, certains jeunes, plus fragiles que d'autres, connaissent le doute, l'angoisse, la déprime, et sombrent peut-être dans une détresse si grande qu'ils ne voient plus qu'une sortie possible. F. Dolto encore disait que *"le suicide est une fugue à l'intérieur de soi."*

Constater cette fragilité toujours plus grande des jeunes ne suffit pas; nous pouvons aussi nous demander pourquoi le suicide tue surtout dans les sociétés les plus riches. Le français X. Pommereau, artisan de la création d'une unité spéciale pour les adolescents suicidaires à l'hôpital de Bordeaux, nous dit: *"C'est le sentiment d'être isolé dans son malheur qui pousse au suicide. Dans les pays développés, le problème tourne autour de la capacité d'une société à intégrer les individus, à recevoir leurs expressions émotionnelles, du degré de rencontre et d'entraide entre les gens."* Nous voyons alors combien l'école devrait, elle aussi, être toujours plus un lieu de rencontre et de sociabilité. L'est-elle déjà? La réussite et l'efficacité ne sont-elles pas trop souvent les seuls objectifs



Käthe Kollwitz, *La mort saisissant une femme* 1934, lithographie

de celle-ci? Et la famille? Et les divers clubs et sociétés? Au fond, les jeunes nous poussent à une saine réflexion sur la finalité de tous nos systèmes "relationnels et éducatifs".

Face au suicide, nous avons également trop tendance à cacher, à fermer les yeux, ou à dédramatiser en parlant d'enfantillage, de simple appel au secours, alors que nous tous, parents, enseignants, camarades, religieux, médiateurs, nous avons peut-être côtoyé des jeunes qui ont éprouvé un tel désespoir; leur détresse est toujours sincère et le résultat d'un cheminement douloureux: " *Le suicide ne vient jamais comme un grand coup de tonnerre dans un ciel bleu, dit F. Ladame, psychiatre et psychanalyste au SMP de la cité de Calvin. Il y a toujours une alerte, un clignotant, des signaux d'alarme auxquels l'entourage devrait être attentif.* " Les troubles du sommeil, de l'appétit, la manière d'assumer un échec scolaire, professionnel ou sentimental, un isolement prononcé, l'attitude adoptée face à des situations à risques, la consommation de médicaments et de drogues..., tout cela doit aiguïser notre vigilance comme autant de signaux d'alarme.

Bien sûr, cette attention ne suffit pas; il nous faut aussi montrer aux jeunes que la vie peut être belle, que, si une porte se ferme, on peut toujours en ouvrir une autre, promesse de bien des richesses; les aider à retrouver une estime de soi est également important. En bref, il ne s'agit pas tant d'aplanir le chemin devant eux pour en faire des inadaptés au réel, mais plutôt d'être à leur côté pour les encourager à assumer certains écueils, à explorer si nécessaire d'autres voies, à leur donner la possibilité de marcher vers l'indépendance (sans n'avoir que le droit de vie et de mort pour vivre leur autonomie), à développer en eux la joie de découvrir, d'apprendre, de partager, de marcher vers un idéal: la joie de vivre ensemble.

Pour nous aider à réfléchir et comprendre un peu mieux ce mal-être, nous publions ici quelques réflexions et états d'âme de jeunes ainsi que celles d'un enseignant. Notre but n'est pas de répondre à toutes les questions ( chose impossible puisque chaque détresse est le fruit d'une trajectoire de vie particulière), mais bien plutôt d'ouvrir des pistes pour que chacun de nous puisse mieux comprendre et accompagner ces jeunes.

Pour commencer, nous pouvons lire le travail d'une élève de troisième année de notre collège: cette jeune-fille de 17 ans nous livre ses réflexions après avoir pris connaissance des chiffres alarmants du taux de suicide chez les adolescents.

## **Le suicide**

*Dissertation d'une étudiante de 3<sup>e</sup> année*

On en parle doucement, on ne comprend pas vraiment: aujourd'hui encore, le suicide effraye. La société l'a condamné pendant des siècles et, même avec la libération des moeurs, il demeure encore un tabou.

Pourtant, les hommes ont toujours cherché à exercer sur eux-mêmes le droit de vie et de mort. Il est évidemment probable que la lecture des taux de suicide cause un certain malaise, surtout lorsqu'il s'agit de jeunes. Mais à ce moment-là, il serait urgent de s'interroger sur le mal-être de la jeune génération: comment un adolescent peut-il en arriver à un tel désespoir?

La personnalité de l'adolescent subit une série de transformations qui l'amènent à une incessante remise en question: quel que soit le niveau culturel, les préoccupations concernant la vie et la mort surviennent sous une forme différente mais constante chez tout jeune. En effet, l'équilibre de l'enfance est rompu, le jeune s'élançait maladroitement sur les chemins de la vie. Il se tâte mentalement, se cherche, s'examine, se retire dans la solitude. Il tente avant tout de comprendre ce qui lui arrive: il essaie de s'analyser. Empêtré dans la fatras de ses contradictions intérieures, il cherche ardemment une affection et une direction qui puisse l'aider à voir plus clair... Le milieu familial a alors un rôle prépondérant. Les parents doivent intervenir dans sa conquête du monde parce que ses risques de déviation sont multiples.

Mais l'adolescent traverse toujours une période de révolte contre les valeurs établies, les règles sociales, les morales traditionnelles. Il n'accepte guère les compromis (qui n'en sont pas toujours d'ailleurs) fixés par l'autorité parentale; il ne veut rien entendre. Il pense qu'il est assez " grand ". La famille représente une barrière insupportable, un obstacle à ses rêves d'épanouissement. Les altercations qui en résultent sont douloureuses, les crises de larmes nombreuses. Parfois il souffre en silence et a vraiment l'impression d'étouffer. Les parents peinent souvent à comprendre leur enfant; ils craignent qu'il ne lui arrive quelque

malheur et interviennent parfois maladroitement. S'ils l'enferment à la maison, ce qui arrive souvent, le jeune " mourra " à petit feu. Et là, je ne suis guère étonnée que l'adolescent ait des envies de fuite: sur un coup de tête, il peut aller jusqu'à se donner la mort, la vie ne valant pas la peine d'être vécue puisque, de toute façon, il ne peut pas la construire lui-même.

Un peu plus jeune, combien de fois suis-je restée assise sur le rebord de ma fenêtre, pleine de noires pensées, parce que j'estimais que mes parents étaient des tyrans? Avec le recul, je comprends mieux leurs motivations, mais, allez expliquer cela à un adolescent qui croit déjà tout connaître de la vie...

L'amitié, les relations avec ses contemporains sont primordiales pour lui. Il désire ardemment s'intégrer dans un groupe social qui lui ressemble. Si tout se passe bien, il sera plus équilibré, il aura un appui; mais si l'adolescent, qui n'a déjà pas confiance en lui, se sentait rejeté, les conséquences psychiques pourraient être graves. Il ne se sentira pas aimé et risquera de tomber dans un état dépressif. Et c'est dans le creuset de la mélancolie que s'élaborent le mieux la pensée de la mort: la douleur morale, la culpabilité, l'auto-accusation et même l'inhibition interdisant toute décharge vers l'extérieur.

De même, l'adolescence est la période des premières expériences amoureuses. Dans la mesure où les jeunes, surtout les filles, vivent à la frontière de l'imaginaire avec une facilité déconcertante, l'adolescent investira tous ses rêves de bonheur dans cette relation. Si l'expérience tourne mal, il tombera vite dans le gouffre du désespoir. Cette aventure malheureuse correspondra à un effondrement sans rémission de toute une partie de sa vie, puisqu'il a souvent l'impression que "c'était pour la vie". Je pense tout de même que ce sont plutôt les filles qui raisonnent ainsi: elles ressentent le besoin de décharger le trop plein d'amour qu'elles ont en elles, tandis que les garçons préfèrent souvent tester leur pouvoir de séduction. Ce genre de scénarios peut être très mal vécu par une adolescente.

Les adultes ont tendance à banaliser "ces amourettes de rien du tout", mais ils ont tort: le premier amour représente une base essentielle de la vie affective future.

Personnellement, je suis persuadée qu'un pourcentage élevé de suicides résulte d'un chagrin d'amour. Combien de fois me suis-je perdue entre rêves impossibles et illusions anéanties? Combien de fois n'ai-je

plus rien conçu qu'un profond désintérêt s'amplifiant à la démesure de mes sentiments? Ces deux dernières phrases expliquent peut-être pourquoi les mauvaises relations entre deux êtres peuvent être à l'origine de regrettables dommages.

Les remarques faites auparavant ont toujours été des causes de suicide, mais n'expliquent pas l'augmentation de ceux-ci.

La société actuelle a perdu ses jalons: avec la crise, le chômage, la misère croissante, le schéma une vie / un job est presque mort. Notre avenir paraît trouble et compromis; on a des doutes quant à la réalisation de nos ambitions. Cette société a de plus en plus d'incertitudes: c'est la fin des idéaux politiques et religieux. Loin d'être une motivation ou un encouragement, le système ne nous apporte que désillusions ou déceptions: l'argent se raréfie, certains le constatent d'ailleurs amèrement, mais, par exemple, les gouvernements investissent toujours des millions dans l'armée...

L'esprit de compétitivité devient presque une question de "survie": il faut se battre, s'investir totalement et ne penser qu'à soi-même afin d'être le meilleur. Ce leitmotiv est à la mode, mais, quand on est jeune, qu'on a soif d'absolu et que l'expérience nous fait cruellement défaut, l'individualisme forcené est angoissant!

La diminution de la moralité est aussi un facteur important. Et les éléments de celle-ci ne manquent pas: guerres, violences, non-respect des droits de l'homme, prostitution... L'adolescent, qui est souvent d'une instabilité remarquable, ne se retrouve plus dans cette société: il ne se sent pas vraiment à sa place. Pour certains, ce fait ne les perturbera guère, parce que leur proche milieu est équilibré ou qu'ils ont d'autres motivations. Mais au contraire, pour d'autres, cette morosité actuelle ajoutée à tous leurs problèmes et préoccupations pèsera lourd sur leur santé mentale parfois fragile. L'adolescent n'a pas toujours la force d'assumer et, malheureusement, dans certains cas, il ira jusqu'à se donner la mort afin de se décharger.

Ce n'est d'ailleurs pas l'unique recours. La délinquance juvénile est aussi une forme de l'inadaptation sociale des jeunes. Elle augmente aussi et ses causes sont pratiquement semblables à celles du suicide.

La consommation d'alcool, de stupéfiants équivaut à une fuite de la réalité. Ces produits représentent des échappatoires vers des paradis malheureusement artificiels. Avec eux, l'adolescent oublie la médiocrité

de notre monde et, dans ses délires, se construit son propre univers. Mais tout cela n'est qu'illusions et le retour au réel est angoissant. Les abus de ces substances nocives démontrent bien le mal-être de la jeune génération. Comme dirait ce cher Pangloss, il n'y a pas d'effets sans causes...

Je finis en évoquant le rôle pernicieux des médias et du cinéma qui représentent pour bien des jeunes une véritable intoxication. Il suffit de se promener en ville et de contempler les affiches annonçant les films; on est stupéfait de constater le nombre de productions tournant autour de crimes, de voir quantité de publications montrant des gestes agressifs, des armes: c'est effrayant. On pourrait presque dire que, dans ce cas, la société récolte ce qu'elle sème.

Je pense qu'on peut en partie remédier à ces malaises, mais il faudrait déjà admettre cette situation. De plus, avec les problèmes financiers actuels, l'état n'est pas prêt à se risquer à améliorer la structure sociale.

Dans un bon nombre de cas, le suicide n'est pas impulsif et soudain, voire inévitable. S'il apparaît lors d'une crise, il semble qu'il ne soit tenté qu'après une phase d'élaboration et au terme d'un cheminement où l'inconscient joue son rôle. Le problème général de la prévention du suicide est lié à celui de l'écoute, on comprendra l'importance de certaines lignes téléphoniques, d'une émission de radio, de la présence de médiateurs, etc. Les jeunes en ont vraiment besoin.

Avec tous les problèmes de notre époque, il faut s'inventer d'autres raisons d'avancer, d'autres repères, d'autres désirs. La vie est peut-être ailleurs: personnellement, je suis convaincue que la passion ouvre toutes les portes.



**Moi, le suicide.**

*Faut-il encore me présenter ? Je pense que ça n'est plus nécessaire. Pourtant, il me semble que je ne suis pas connu à ma juste valeur. Je vous aime, moi ! C'est mon métier de vous attirer dans un gouffre sans fond. Il ne faut pas m'en vouloir !!! En plus, je ne suis pas le seul responsable, vous oubliez trop souvent mes alliés, mes collègues inséparables : la plus fidèle, la drogue, on est comme deux frères, vient ensuite l'alcool, lui, je ne l'ai pas encore bien apprivoisé mais ça ne saurait tarder ! Enfin, ma soeur siamoise, la déprime. Ensemble on fait les quatre cents coups. Alors, je vous disais bien que je n'étais pas le seul coupable !*

*En faisant ce métier, je suis sûr de ne pas me retrouver au chômage ! Vous êtes tellement naïfs et malheureux qu'il ne vous reste que moi. Je soulage vos douleurs, n'ayez pas peur, approchez...*

*Mais bien sûr, j'ai des ennemis, j'aimerais tellement les éliminer, surtout ces gens qu'on appelle "les amis", eux, je les déteste ! Ils sont toujours là pour soutenir, aimer, aider... Rien que ces mots me font peur et mal. Ils me font perdre à chaque fois mon nouveau "client", je les hais ! (...)*

*Ah ! tiens, j'aperçois un jeune garçon là-bas, tout seul. Vite, le travail m'appelle.*

*A bientôt.*

***A toi qui as rejoint le ciel.***

*Tu nous as quittés  
Sans laisser d'adresse  
Tu ne nous as laissé  
Qu'une infinie tristesse*

*Comment aurions-nous pu deviner  
Ce que tu cachais  
Derrière ce regard  
Qui ne laissait rien au hasard*

*Pour toi, tout était décidé  
Sans même nous consulter  
Tu t'es imaginé  
Qu'on ne t'avait jamais aimé*

*Au lieu de nous en parler  
Tu t'es réfugié  
Dans un poison  
Pire qu'une prison*

*Dans ces paradis artificiels  
Tu disais être quelqu'un  
Mais tout cela n'était que superficiel  
Et tu ne voyais déjà plus rien*

*Nous voulions te raisonner  
Mais en vain  
Tu étais déjà prisonnier*

Quelle attitude adopter lorsque, dans le cadre de "productions libres" telles que ces deux textes rédigés par une étudiante de 1ère année de notre collège, un professeur se voit systématiquement remettre des travaux exprimés dans le langage de la mort ? Un réel malaise s'installe chez l'enseignant quand les élèves multiplient les allusions au suicide ou se lamentent sur la disparition d'amis chers, bien souvent imaginaires. Si la mort, de préférence (...) subite, ou le suicide touchent un adolescent connu des élèves, c'est alors une véritable contagion qui se manifeste : la classe est traversée par un drame douloureux et elle en devient taciturne, voire dépressive.

Que penser de cet engouement pour la mort ? Mal du siècle ou spleen réactualisés ? Les jeunes ont-ils envie de mourir ?

On l'a souvent répété, l'adolescence est l'image de tous les deuils : du bien-être de l'enfance à l'auréole parfaite des parents en passant par une image de soi éclatée et des amours à recréer, le flot d'angoisses et d'émotions liées à ces pertes est imposant. Le suicide ne serait de ce point de vue qu'un passage à l'acte pour un être éprouvant un sentiment d'impuissance vis-à-vis des chamboulements que lui impose la vie. Alors que pour nous, adultes, le suicide constitue un problème, pour les adolescents, c'est une réponse à ses problèmes, au même titre que l'anorexie, la consommation de drogues, la violence, la prise de risques ou toute autre tendance destructrice relevant de troubles corporels ou de comportements.

Mais pourquoi s'en prendre à son corps ? En fait, on peut y reconnaître une volonté d'autonomie. Il s'agit pour l'adolescent de se réapproprier son corps dont il ressent surtout les aspects négatifs voire hostiles depuis qu'il a quitté l'enveloppe charnelle idéalisée de l'enfance. Or, selon Mme Anne-Catherine Menetrey (1), "prendre possession de soi-même, de son corps, de sa vie, cela équivaut, parfois à les dérober à ses géniteurs". D'où le froid et impitoyable raisonnement de l'adolescent hurlant à la face de ses parents stupéfaits : "je ne vous ai pas demandé à naître - ce que je fais de mon corps ne regarde que moi - je peux donc choisir de mourir".

La prise inconsidérée de risques permettant à l'adolescent d'avoisiner la mort, que ce soit sur la route, sur la scène de la drogue ou dans les stades, apparaît comme une manière séduisante et excitante de vivre intensément. " Prendre des risques, c'est jouer un instant sa sécurité et

<sup>1</sup> Collaboratrice de l'ISPA (Institut suisse de prévention de l'alcoolisme et autres toxicomanies). Auteur de l'article "La Santé, pourquoi faire", *Gymnasium Helveticum*, n°3/1994.



Pantu

*Que de malentendus pourraient être évités si ces deux messages pouvaient être correctement décodés !*

sa vie, au risque de la perdre, pour gagner enfin la légitimité de sa présence au monde ou simplement arracher dans la force de cet instant le sentiment d'exister enfin, de se sentir physiquement contenu, assuré dans son identité" (2).

Malheureusement, cette passion du risque débouche bien souvent sur la mort ou tout au moins sur des attitudes agressives de l'*adolescent* à l'égard des adultes, parents et enseignants, qui ne le comprennent pas. En lui tenant sans cesse "un discours hygiéniste et menaçant [...] une tranche pour le sida, une pour la drogue, une pour l'alcool, une pour le tabac, une pour les accidents de la route, etc." (3), ces derniers maintiennent de graves malentendus. Les enquêtes démontrent en effet que pour les adolescents romands de 15 à 20 ans, le fait de ne pas être en bonne santé n'intervient qu'au dernier rang (17e) de leurs soucis alors que la perspective d'avoir de mauvaises notes (!) ainsi que celle de ne pas être au clair avec leurs sentiments sont leurs principales préoccupations (4).

Alors, que faire ? Comment rétablir et préserver la communication ? Comprendre d'abord que l'adolescent ne désire a priori pas être compris et qu'il s'engage dans une expérience de vie qui est avant tout la sienne. Reconnaître qu'il est souvent satisfait des loisirs partagés avec ses pairs et que ces derniers exercent sur lui une influence prépondérante en lui procurant une certaine estime de soi. Accepter qu'il soit critique envers les compétences et les intentions de l'adulte censé lui faire la morale. Être attentif à tous les indices de ruptures, par l'écoute et la valorisation. Enfin affirmer et offrir ce que l'on croit être des valeurs en tant que parents et éducateurs. Ces derniers devront résoudre le dilemme d'une école écartelée entre le rationnel et l'affectivité, entre la compétitivité et la solidarité.

Ainsi, à l'image d'Auguste sous la plume de Corneille, l'adolescent aura appris à être maître de soi avant de maîtriser l'univers.

#### **A consulter aussi :**

"*Adolescents en deuil*", dossier, *Educateur*, 1/1994, pp. 34-41

"*La mort chez l'adolescent et l'enfant*", *Frontière*, n° 2/1989, Université du Québec, Montréal.

<sup>2</sup> David le Breton, *Passions du risque*, Paris, Métailié, 1991.

<sup>3</sup> Nadia Monteggia, "Les entendre et leur parler", *Prévenir*, n° 23/1992, p. 165.

<sup>4</sup> P-A Michaud, F. Naring, F. Paccaud: Recherche sur la santé et les styles de vie des adolescents romands de 15 à 20 ans. Rapport final, IUMSP, Lausanne, 1993.